



Mariages en blanc à Lyon

Poursuivant son cycle sur la modernité entamé il y a deux ans, la Biennale d'art contemporain rassemble, sous l'intitulé «Mondes flottants», 75 plasticiens dont les œuvres dialoguent et s'interpénètrent. Un parcours immaculé, sensuel et sonore.

Par
CLÉMENTINE MERCIER
Envoyée spéciale à Lyon

Otez vos souliers. Pénétrez un cocon : l'œuvre monumentale d'Ernesto Neto, sculpteur brésilien, vous accueille dans un colimaçon en coton blanc. En chaussettes, posez la plante des pieds sur une couche douillette et matelassée. Eprenez l'apesanteur soudaine, en plein musée d'Art contemporain, à Lyon. Ça y est, vous flottez presque, en foulant un nuage. A l'intérieur de ce refuge souple en matière extensible

comme des collants – du polyamide –, on éprouve soudain la possibilité des «Mondes flottants», intitulé de la Biennale de Lyon 2017. Dans cet antre labyrinthique, attiré par des lumières vaguement colorées, vous vous sentez animal, araignée ou bulot, un peu recroquevillé. Une sorte de bigorneau gonflé à l'hélium. L'installation d'Ernesto Neto, *Two Columns for One Bubble Light* (2007), occupe tous les recoins de la vaste salle lumineuse du

MAC Lyon, étendant ses excroissances en forme de grosses gouttes lestées par du sable vers le sol, vers le plafond et vers d'autres œuvres, aux rondeurs familières. A côté du coquillage malléable en lycra, se répondent une sculpture blanche de Hans Arp en forme de feuille-nuage, un mobile d'Alexander Calder et un tableau immaculé avec deux trous de Dadamaino. Les œuvres ne font pas que dialoguer, elles se complètent, comme si elles pouvaient s'emboîter, le plus naturellement du monde. «*Je commence là où Arp s'est arrêté*», a dit Ernesto Neto.



Moré Moré, de Yuko Mohri. PHOTO B. ADILON, COURTESY DE LA BIENNALE. WHITE RAINBOW

BUZZERS SUR ROULETTES

«*J'ai voulu constituer un paysage*, explique Emma Lavigne, la directrice du centre Pompidou-Metz et commissaire invitée par Thierry Raspail, directeur artistique de la Biennale et directeur du MAC Lyon, *pour penser cette Biennale. J'ai appris que j'avais été choisie au moment des attentats terroristes du 13 Novembre. Comment penser une Biennale d'art contemporain dans un tel contexte ? Il fallait de la douceur sans pour autant nier la situation. J'avais envie de quelque chose de méditatif, d'une respiration. Pour tout recommencer, il fallait une page blanche.*» La tâche était d'autant plus épineuse que le thème de la modernité était imposé pour écrire ce deuxième volet d'une trilogie «moderne» sur six ans. A la suite à Ralf Rugoff qui avait imaginé «la Vie moderne» en 2015, contemporaine et politique, Emma Lavigne a répondu à la commande habilement et avec application. De



manière feutrée. Tendant des fils invisibles entre les 75 artistes et des passerelles entre les œuvres du XX^e siècle et celles d'aujourd'hui, «Mondes flottants» puise dans la modernité les racines du contemporain, comme l'arbre sa sève. Glanant ses pièces dans les collections du centre Pompidou, du MAC Lyon, du musée de Grenoble ou du MAMC de Saint-Etienne, Emma Lavigne a profité des porosités et imaginé un parcours sans cloisons où chaque œuvre converse avec sa voisine. De nombreuses pièces ont été produites, et, souvent, deux œuvres de chaque artiste sont montrées «pour ne pas les enfermer dans une seule lecture», précise la commissaire.

Dans un retour à une innocence salvatrice, à un point zéro, Emma Lavigne a tissé une toile virginale un brin new age. En plein centre de Lyon, un immense dôme de Richard Buckminster Fuller, architecte futuriste américain rendu célèbre par ses coupôles géodésiques, a atterri sur la place Antonin-Poncet. Il abrite une œuvre sonore de Céleste Boursier-Mougenot. Sortie des collections du centre Pompidou et, trente-cinq ans après sa dernière apparition, la demi-sphère blanche a un peu vieilli. Elle crée cependant un parfait écrin pour la pièce *Clinamen* de Boursier-Mougenot. Dans une piscine circulaire d'eau bleue, chauffée à 26 degrés, des saladiers blancs en céramique illuminablement en s'entrechoquant. Leur musique douce se réverbère sur les facettes de la coupole invitant à l'introspection. Pendant la durée de la Biennale, on y donnera même des cours de hatha-yoga et

de méditation. Bol renversé, cette forme à demi-sphérique, symbole de la modernité architecturale, est distillée dans le parcours de la Biennale, notamment à la Sucrière, vaste entrepôt des années 30 sur les bords de la Saône. On retrouve ses avatars dans la vidéo (67_76) de Julien Discrit qui a filmé la Biosphère, le dôme géodésique de Montréal, œuvre architecturale de Buckminster Fuller; on l'aperçoit dans les bulles de la mousse générée par les tubes blancs de David Medalla (*Cloud Canyons*), mais aussi dans les désopilants et absurdes buzzers sur roulettes de Robert Breer (*Floats*)... Aveugles et déboussolés, ces derniers avancent ni vus ni connus dans la Sucrière: «Je m'intéresse aux formes qui se transforment et bourgeonnent», avance Emma Lavigne.

BRUISSEMENTS DU FUTUR

Mais quand commence vraiment la modernité? Et est-ce si important? Le parcours démarre au MAC Lyon, avec des boîtes de Marcel Duchamp dans une vitrine. Les «boîte blanche», «boîte-en-valise» ou «boîte verte» contiennent, en modèle réduit, l'anthologie de Duchamp, le père moderne du contemporain, et trouvent un écho dans l'installation liquide et bringuebalante de la jeune japonaise Yuko Mohri juste en face. Le fluide passe visiblement entre les deux puisque Yuko Mohri s'est inspirée du *Grand Verre* pour son échafaudage de parapluie, arrosoir et serpillière. *Moré Moré* est aussi née grâce à l'observation inquiète des fuites d'eau dans

Dans un retour à une innocence salvatrice, à un point zéro, Emma Lavigne, directrice du centre Pompidou-Metz et commissaire invitée, a tissé une toile virginale un brin new age.

le métro tokyoïte dues aux tremblements de terre. La modernité pourrait aussi bien remonter à Mallarmé, dont les poèmes inspirent Marcel Broodthaers: «*Mallarmé est la source de l'art contemporain... Il invente inconsciemment l'espace moderne*», a professé l'artiste belge, admirateur du poème *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. L'espace déconstruit, décloisonné, mouvant et fissuré, tel que nous le fait vivre la Biennale, est bien celui de la page blanche ou de la partition vide... Et la promenade sur cette page – que veut tourner Emma Lavigne – est parcourue d'assonances formelles tout en rondeur (la sphère, la goutte, le cercle, la note de musique...).

Parfois, sensuel, le parcours excite les sens – on renifle une odeur sucrée de pop-corn dans une installation de Lygia Pape. Au fil de



Two Columns for One Bubble Light, 2007, du sculpteur brésilien Ernesto Neto. COURTESY DE LA BIENNALE ET GALERIE MAX HETTLER.



la déambulation, des installations sonores et des bruitages tissent une atmosphère énigmatique. Au MAC Lyon, les grands mobiles en miroirs et haut-parleurs de Cerith Wyn Evans semblent capter des bruissements venus du futur. Chers à la commissaire, anciennement conservatrice à la Cité de la musique, les croisements entre musique et art plastiques créent un fil rouge. Mais le vrai motif conducteur de la Biennale, c'est le blanc. Comme un manteau d'hiver, il semblerait qu'une couche de neige se soit déposée sur les expositions de Lyon. Linceul ou manteau glacière avant le printemps ?

MARE LAITEUSE

A la Sucrière, ancienne usine de sucre, une immense toile de soie blanche pulsée par des ventilateurs ondule à quelques centimètres du sol. Tel un désert de sel mouvant, *Wide White Flow* de Hans Haacke, une œuvre de 1967, dessine un paysage dépouillé avec peu de moyens. Et un maximum d'effet. A l'entrée, dans la même veine *low budget*, un parterre de paillettes d'Elisabeth S. Clark jonche le pas de porte. «*Bienvenue. Vous avez des paillettes sous les pieds, collées à vos semelles, vous êtes un elfe*», glisse Emma Lavigne à propos de ce tapis volatil. La commissaire voudrait nous tailler les oreilles en pointe. Il vrai que son jardin en hiver, inspiré des estampes japonaises, est un peu lunaire, hors du réel, absorbant les échos du monde de façon assourdie. Dans cet environnement désolé, Elisabeth S. Clark a mis le feu à une petite étin-

celle sur un très long cierge magique qui répand une odeur de soufre. Mèche allumée, elle pourrait finir par exploser, comme ces champignons nucléaires – toujours aussi blancs – en boucle dans *Crossroads*, la vidéo de Bruce Conner. A la Sucrière, le contemporain paraît comme glacé par une modernité monochrome.

Sonic Fountain, le goutte-à-goutte monumental et amplifié de l'Américain Doug Aitken, se déverse dans une mare laiteuse. Clin d'œil et hommage lui aussi à *Fontaine* de Duchamp, version grand spectacle, en cette année centenaire du fameux urinoir. Mais les pièces les plus fortes ne sont pas à aller chercher du côté des monumentales. Dans un silo, Susanna Fritscher fait tourner depuis le plafond des tubes – blancs, bien sûr – qui se chargent d'air comme des flûtes. Là, le vent circule, le mécanisme intrigue et la mélodie inconnue de ces didgeridoos de métal hypnotise. Sous bulle, la Biennale 2017, note blanche – une ronde, donc – marque une pause et lave l'œil comme une larme. A l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne, où s'expose la jeune création dans «*Rendez-vous*», la douche punk de Thomas Teurlai coule sur un tourne-disque et décrasse tout autant, dans une version noire. ◀

**14^e BIENNALE DE LYON
«MONDES FLOTTANTS»**

Jusqu'au 7 janvier 2018 à la Sucrière, au MAC Lyon, au Dôme, à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne...
Rens. : www.biennaledelyon.com



A droite, *Hélices soniques*, 2017, de Susanna Fritscher, avec la violoncelliste Eva Reiter. PHOTOS BLAISE ADILON